Partie supprimée dans le tome 2 (seulement accessible depuis Internet)

À insérer à partir de la page 199 du tome 2 de Le Marge

Le lendemain matin, au réveil, Svend est surpris par une fine odeur de cuisine. Axelle fait des œufs au bacon et ils prennent dans la bonne humeur des rencontres éphémères leur petit-déjeuner.

Axelle est satisfaite de cette relation finalement dominée par elle et se félicite de la façon dont ça s'est passé : bref et immédiat, sans recherche du plaisir autre qu'à l'état brut.

Elle s'active un peu à remettre de l'ordre en attendant que son coup d'un soir parte, mais celui-ci n'a pas oublié ce qui, la veille, l'a interpellé, et c'est lui qui relance la discussion sur la mort.

Axelle est un peu surprise mais se dit qu'après tout il mérite bien ça. Elle se demande si elle aurait pensé la même chose s'il avait été décevant. Va savoir !

— Peu de gens se posent les questions essentielles sur leur vie, commence-t-elle, quel sens a-t-elle, qu'est-ce qui finalement nous rend heureux ? Est-ce que la recherche de plaisir comble nos attentes ? Ou est-ce que cette recherche finalement est sans fin ?

Si une personne veut, par exemple, gravir un échelon professionnel et qu'elle y parvient, en dehors de la griserie des premiers temps, elle n'en sera la plupart du temps pas satisfaite et voudra autre chose : un statut encore plus important, de l'argent en plus, une situation plus enviable, un bureau plus confortable et si, finalement, elle accède à tout cela, elle ne sera toujours pas satisfaite ; il lui en faudra toujours plus car l'homme est ainsi fait : quoiqu'il ait, il n'en est jamais content.

Ça ne t'a jamais surpris de voir l'air épanoui d'enfants dans des bidonvilles ou des régions très pauvres ? Ils n'ont rien et s'amuse de tout ce qu'ils peuvent trouver sur leur route : un vieux couvercle devient le volant d'une voiture, des sacs en plastique entassés les uns dans les autres, un ballon de foot, un bout de bois ramassé par terre change de rôle en fonction de leur imagination et devient le plus beau jouet du monde. En fait, ils ne sont pas satisfaits de leur sort, pas du tout, mais ils trouvent à se réjouir de la moindre chose et finalement ils sont sans doute plus épanouis que les enfants danois, européens ou nord-américains qui, eux, croulent sous les jouets sans jamais trouver à

s'en satisfaire plus de quelques jours : il leur en faut plus, toujours plus et ils ne comprennent pas, si l'idée leur vient de faire un semblant d'analyse, pourquoi dans la rue des gosses s'amuse avec un bout de bois ou un vieux couvercle.

Ce qui est valable pour les enfants est aussi valable, avec de sérieuses nuances près, pour les adultes. Finalement, dans nos sociétés d'abondance, personne n'est satisfait de son statut et chacun croit que ceux qui sont, socialement ou matériellement, au-dessus d'eux sont, eux, heureux.

Outre l'aspect personnel, il y a aussi l'apparence : on vit dans une société du paraître : si le voisin a une plus belle maison, il faut que je m'arrange pour embellir encore plus la mienne, s'il a une voiture plus puissante, ou qui consomme moins, ou qui est électrique, alors il me faut une voiture qui a un plus, et quand l'individu accède à ses désirs, il ne les regarde plus, il regarde d'autres voisins, plus opulents, plus puissants et c'est une chaîne sans fin qui n'a qu'une issue : l'insatisfaction perpétuelle. Et finalement chacun ne regarde que dans un sens : un plus matériel, un plus de statut, un plus d'avoir et de paraître, sans se rendre compte qu'ils construisent eux-mêmes le chemin de leur enfer, de leur statut d'insatisfaction perpétuelle.

Svend écoute Axelle. Un moment, elle se dit que les rôles ont changé : hier, c'était lui qui tenait le crachoir, aujourd'hui, c'est elle.

Est-ce qu'il pense que je suis égocentrique ? se demande-t-elle. Mais Svend, non sans l'avoir d'abord proposé à Axelle, pardon Birgit, se sert une tasse de café et invite Axelle à poursuivre, visiblement intéressé.

— Donc, reprend-elle, les gens, dans leur immense majorité, sont englués dans une spirale d'insatisfaction qui croît en importance, au fur et à mesure que les biens matériels et le statut s'intensifient. Pour résumer : pour être heureux, possédons le moins possible ou, plus exactement, car l'insatisfaction commence très tôt, pour vivre heureux, contentons-nous de ce que nous avons. Quel rapport avec la mort, vas-tu demander ? Eh bien, je crois que cette recherche sans fin d'un « toujours plus

» est un moyen pour l'homme d'échapper à l'idée de la mort et, en corollaire, de fuir le sens même de sa vie.

Car celui qui est « enchaîné » dans la spirale de l'insatisfaction ne se pose pas la question du sens même de sa vie. L'homme moderne, du moins dans nos pays, s'est affranchi des conditions de misère dans lesquelles l'humanité a quasiment toujours vécu, mais cela ne l'a pas rendu plus heureux, au contraire : celui qui n'a rien se réjouit d'avoir un peu, celui qui a plus qu'il ne lui en faut court après une chimère qui ne lui laisse pas le temps de se poser, donc de se réjouir de l'instant présent, et par conséquent de ressentir le bonheur simple et immédiat : l'insatisfaction du moment présent crée le malheur de l'homme.

L'homme heureux... non, pas heureux, plutôt l'homme accompli n'a pas peur de la mort : celle-ci n'est pas la ruine d'une vie passée à courir après des chimères aussi saisissables – car l'homme accède à ses aspirations, c'est le nœud gordien du problème –, qu'éphémères et sans substance.

Svend la coupe :

— C'est quoi, un nœud gordien ?

— C'est en rapport avec une légende concernant Alexandre le Grand, dans l'antiquité. C'était un nœud tellement complexe que personne ne pouvait le dénouer. Alexandre, n'y arrivant pas plus que les autres, l'a tranché avec son épée. Un nœud gordien représente une situation sans issue et « trancher le nœud gordien » veut dire se sortir d'une telle situation complexe avec violence et sans résoudre le problème.

Dans mon exemple, le nœud gordien, ce sont les sentiments, les aspirations, les vœux de tout un chacun, et qu'il délaisse dès qu'il a la satisfaction, se recréant de nouveaux désirs à assouvir. Bref, l'Homme, avec un grand H, passe sa vie à courir après l'insatisfaction perpétuelle. On dirait que, dès qu'il atteint ce qu'il veut, il l'oublie, ou du moins il continue à vivre sa vie comme si c'était normal. Quels que soient les efforts qu'il a dû faire, dès que l'objet de son désir est obtenu, celui-ci est incolore, inodore, insipide, dépassé. Seul compte le nouveau désir, l'ancien, satisfait, est déjà loin. C'est une sorte de quête absurde. Une condition de

frustration permanente que l'homme se choisit comme modèle de vie.

Pour revenir à la mort, l'homme accompli n'a pas le sentiment d'avoir loupé sa vie. Il ne se retourne pas au moment ultime en se disant : « j'ai raté ma vie », mais au contraire accepte celle-ci comme la suite naturelle des choses. Il ne craint pas de perdre ce qui a fait sa vie, car sa vie, il l'a véritablement vécue. Et la preuve de ce vécu, c'est la conscience et l'acceptation justement de cette mort. Avec mon mari, nous formons à ce niveau un couple exceptionnel. Nous en avons déjà longuement discuté et en arrivons aux mêmes conclusions : Pour nous c'est le moment ultime de vie : celui de la mort consciente, ce moment particulier où l'homme considère l'ensemble de sa vie et se dit : « j'en ai bien profité », ou avec le même détachement : « je n'en ai pas bien profité », mais ce moment ultime, s'il est l'heure du bilan, n'est pas celui du regret.

Y a-t-il un Dieu dans tout ça ? Évidemment, c'est rassurant de se dire que oui : un Dieu et une autre vie en perspective ; sous forme de réincarnation ou sous forme d'être éthéré vivant dans un quelconque au-delà. Mais l'idée même de Dieu est altérée. Comme toute chose, Dieu ne sert que les intérêts des humains. Puisque chacun admet que la mort est inéluctable, plutôt que de l'accepter comme une fin, on l'habille d'une vie future, souvent meilleure. Dit-on, dans les temples ou les églises, si le statut d'ange, de saint, de réincarné, de transmuté, de démon, permettra de continuer la recherche sans fin d'une satisfaction inaccessible ? Bien sûr que non, car cette recherche, aussi vaine doit-elle, fait partie de la vie, de notre vie.

Il m'est arrivé de m'imaginer vivre éternellement, vraiment éternellement, sous une forme humaine. Tout connaître, tout visiter, une fois, deux fois, dix fois, connaître l'extinction de la Terre et du Système solaire et continuer à exister dans des conditions indignes. Indignes surtout de toute vie. Et après avoir fait pour la dixième fois le tour du monde, ou la millième fois, qu'est-ce que je ferai ? La seule issue : j'essaierai de trouver comment mettre fin à cette éternité, je m'inventerai des systèmes

pour me couper en milliers de petits morceaux pour échapper à cette vie sans fin.

Mon mari et moi sommes très complices face à la perspective lassante, démoralisante même, d'une vie éternelle. Mon mec n'est pas un poète, mais à ses heures il se sent une âme lyrique, et un jour, suite à sa réflexion sur l'inanité de la vie éternelle, il a écrit un petit poème, dans sa langue, en français. Ça te dirait que je te le traduise ? Je ne l'ai jamais montré à personne.

— Pourquoi pas ? Je suis curieux de le voir, répond Svend. En tout cas, vous avez d'étranges idées.

— Je l'avoue. Ce poème est particulier et il signifie beaucoup pour nous. Je vais le chercher.

Après quelques minutes, Axelle revient, se demandant si ce n'est pas un peu trahir Friedrich que de montrer ce poème à un inconnu, mais elle trouve qu'il exprime parfaitement ce qu'elle ressent et l'envie de le montrer est la plus forte. Et Svend ne semble pas aussi superficiel qu'il lui avait d'abord paru. Elle lui tend le papier, en fait une couverture cartonnée, qui sans doute à l'époque renfermait ses documents de cours, sur laquelle le mari de Birgit a dessiné une tête de mort vue de profil, et en dessous le poème. Birgit lui traduit :

« À la mort :

Kiss me

Que serait la vie sans toi ?

Un long, long, long ennui sans fin

Qui pèserait sous chaque toit

On t'apprécierait enfin

On verrait ta nécessité

Sans répit, on te chercherait

Et on comprendrait ton symbole

Qui est « mène une vie folle »

— Pas mal, ça illustre bien ce que tu viens de m'expliquer, dit Svend. Pour ma part je ne me suis jamais posé la question de la « durée » d'une vie éternelle, mais à bien y réfléchir, c'est vrai que passé les deux ou trois premiers milliers d'années, je pense aussi que ça deviendrait pesant. C'est pour bien me montrer le rôle de

la mort, qu'elle est non seulement inéluctable mais aussi fonctionnellement nécessaire. Je t'aime bien, toi. Tu n'es vraiment pas comme les autres femmes – ou les autres hommes –, tu me scies les jambes là avec tes réflexions. J'étais content du plan baise, je le suis encore plus du plan réflexif ! Mais je ne vois pas pour autant de raison de me réjouir au moment de mourir.

— Prends un peu de recul. La mort n'est pas un passage, c'est une fin. Mais en fait, au sens strict, elle n'existe pas !

— Là, je nage en plein délire.

— Laisse-moi t'expliquer. Si tu acceptes que la mort ne soit finalement que ce qu'elle est : la fin de la vie ; qu'est-ce que ça signifie ? Ton esprit se détruit, tu n'as plus d'ego, plus de « ça », plus de « surmoi », tu n'es plus qu'un corps inerte, une masse de chair qui lentement commence son pourrissement. En un mot : tu – en tant qu'être conscient – n'existes plus, même si ton corps est toujours bien présent. On est d'accord ?

— Oui...

— Ta mort à toi, tu l'as vécue si tu étais conscient du passage de vie à trépas, mais une fois la mort advenue, tu n'as plus aucune pensée, aucun schéma rationnel, aucune électricité qui parcourt tes synapses. Une fois mort, tu n'as plus aucune conscience, plus aucune représentation de ton corps et pour toi toute forme d'existence a disparu.

— C'est une façon de voir les choses.

— Laisse-moi continuer : tu n'existes plus pour toi mais les autres éprouvent toujours des sentiments en ce qui te concerne, pour le souvenir des moments partagés avec toi, pour ce que tu étais avant de devenir un cadavre : de l'amour et du regret pour tes proches ou bien, pour ceux qui ne t'aimaient pas, de la joie. Donc tu existes toujours sous forme de sentiment, mais ceux qui éprouvent ces sentiments ne sont ni morts eux-mêmes, ni à ta place. Donc ta mort leur est extérieure, on est toujours d'accord ?

— Évidemment.

— Donc, pour résumer : toi, en tant qu'être pensant, tu n'existes plus, et ceux qui sont autour de toi constatent une mort qui leur

est extérieure. Où est l'existence même de la mort ? Nulle part. Donc, au sens strict, la mort n'existe pas. Tout au plus y a-t-il un cadavre et des gens autour.

À partir de là, l'idée même de la mort est beaucoup moins effrayante. Elle peut cesser d'être personnifiée, c'est-à-dire finalement transposée en événement extérieur, genre grande dame squelettique armée d'une faux, et peut être intégrée comme le terme d'une chose banale pour la plupart des gens, mais plus qu'essentielle pour toi : le terme de ta vie. À partir de là, tu en fais ce que tu veux mais au moins tu t'es réapproprié ta propre mort. Tu en es conscient et tu sais ce qu'elle est : un simple terme. À toi de faire de ce moment précis un moment de bilan, ou pas, de souhaiter en faire un moment conscient, ou pas. Face à ta propre mort, c'est ton individualité profonde que tu retrouves.

Alors, pourquoi s'en réjouir ? Continue-t-elle. *A priori*, je dirais que ce n'est pas une obligation. Tu peux très bien avoir conscience de ta mort sans éprouver de sentiment particulier. Pourtant, c'est un événement tel, et tellement personnel, qu'il serait dommage de ne pas lui porter une attention particulière. Moi, j'aime ce moment, bien sûr me le représenter à l'avance, car l'événement en soi est si bref qu'il ne laissera place à aucune réflexion. Mais si l'événement est extrêmement bref, les quelques secondes qui le précèdent peuvent être particulièrement intenses. Faut-il profiter de ces quelques secondes pour faire le bilan, pour simplement se réjouir d'une vie passée ou, pourquoi pas, pour ceux qui croient en un au-delà, se réjouir du passage ? En tout cas, seules les quelques secondes qui précèdent le coma de la mort donnent conscience de la fin de l'instant présent, c'est un moment sans doute extrêmement intense. À condition bien sûr de pouvoir le vivre, pas de mourir inconscient comme le souhaitent souvent ceux qui redoutent leur mort. Alors peut-être que ce ne sera pas un moment de joie, il sera sans doute même accompagné de souffrance, mais qu'est-ce que la souffrance face à cette conscience de la fin imminente de toute souffrance par la mort.

Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à vivre. Le principal ennemi de la mort, c'est sans doute la souffrance. La personne qui souffre trop ne voit qu'une issue : échapper à cette souffrance et, dès lors, la pleine conscience de la mort cède le pas devant l'intensité de la souffrance, limitant la conscience de celle-ci au moment particulier de la cessation de cette souffrance. J'ai envisagé de me laisser mourir en me tranchant les veines dans un bon bain tiède : c'est une façon douce de mourir tout en ayant conscience de « partir ». De plus, c'est symbolique, mais l'idée de voir, au travers du sang qui se répand dans l'eau, la vie s'écouler hors de mes veines, est importante aussi. Mais mon ami préfère une fin plus violente, mais plus directe : la conscience de la mort, ce sera les quelques secondes qui...

Un moment Axelle a peur d'en dire trop. Il ne faut pas que quelqu'un soit au courant de leur projet. Pas même une rencontre de passage. Elle s'en tire *in extremis* en évoquant une autre façon de mourir, elle aussi tout à fait envisageable : — Non, plutôt la conscience des quelques secondes qui précéderont la mort, par exemple les secondes de chute précédant l'écrasement contre le sol une centaine de mètres plus bas si on se laisse tomber du haut d'une falaise, si on se laisse aller à l'appel du vide et qu'on vit pleinement le moment de notre chute main dans la main, en pleine conscience.

Svend jusque-là avait trouvé la présentation de la mort somme toute assez captivante mais l'évocation du moyen de mettre fin à ses jours le dérange un peu, sans doute est-ce trop concret pour un événement qu'il n'a pas encore appréhendé. Il se dit un moment qu'il est tombé chez des gens barjots. Il est sûr que Birgit ne plaisante pas et qu'elle vient de lui décrire comment elle compte mettre fin à sa vie. Ça le dérange. S'il trouve qu'envisager la mort, sa propre mort, peut être intéressant, il n'est pas encore prêt à accepter les confidences et les moyens mis en place pour y arriver. Axelle est consciente de son mouvement de recul. Elle reprend par un autre biais.

— Sais-tu que la chance de demain, c'est de pouvoir survivre ? Les occasions de mourir sont si nombreuses : en traversant la

rue, en recevant un objet sur la tête, tombé du cinquième étage ou un météorite, sais-tu que des dizaines de météorites s'écrasent sur terre chaque jour ? En étant bousculé et en faisant une mauvaise chute, en étant victime d'une crise cardiaque, d'une chute d'échafaudage, d'un accident de bus ou de voiture, en étant victime d'une balle perdue lors d'un échange de coups de feu ou d'un objet lourd lancé au travers d'une fenêtre, d'un coup de vent violent qui précipite vers un obstacle qui fait perdre conscience pendant qu'on tombe à l'eau, voire bêtement la peau de banane ou la tache d'huile sur laquelle on dérape avant de se fracasser le crâne. Les occasions de mourir chaque jour sont si nombreuses qu'il est impossible de les énumérer toutes. Alors, oui la chance d'aujourd'hui, c'est d'avoir survécu à hier. Pourrais-je dire la même chose demain ?

Il fut une époque, lorsque j'avais peut-être seize ou dix-sept ans, où je me réjouissais tous les soirs de m'en être sortie indemne. Tu peux sourire, je ne plaisante pas. J'avais en permanence conscience de ma mort imminente. Je ne longeais pas les murs de trop près, de peur de recevoir quelque objet tombant d'un balcon ou d'un toit, tout en approchant le moins possible du bord de la chaussée, de peur qu'une voiture ne me fauche en faisant une embardée. C'est difficile à croire, mais vraiment je me réjouissais chaque soir d'être encore en vie. Petit à petit cette conscience de la mort imminente s'est estompée mais vivre avec me poussait chaque jour à me satisfaire du moment présent. Je vivais vraiment intensément chaque instant. C'est vrai qu'au bout de quelques mois, cela avait quelque chose d'éreintant. En même temps, ça conditionnait mes projets d'avenir mais j'ai gardé de cette époque la notion du *carpe diem* : profite du jour. Ça a forgé ma philosophie, qui peut se résumer ainsi : « sois prête à chaque instant à faire le bilan de ta vie ».

Ça m'a donné la pêche pour envisager un tas de choses à faire pour mon seul contentement, moins pour laisser un souvenir permanent de moi – je ne crois à aucune forme de persistance de l'ego après la mort – que pour me satisfaire au jour le jour de mes engagements. Mais ça aussi, petit à petit, ça s'est estompé :

quel projet mis en place ou à mettre en place peut garantir la satisfaction de sa vie ? Il y a quelque chose de vaniteux dans cela, ça conduit à se croire au-dessus – mieux ? – que les autres. Petit à petit je me suis forgé une philosophie de l'existence qui me pousse à accepter toute chose comme elle est. Même moi, ce qui est sans doute la « chose » la moins facile à accepter : naturellement, c'est inhérent à la nature humaine, on vise toujours un plus, un mieux. Avec ma philosophie, je me suis rendu compte qu'il y avait là une source d'insatisfaction permanente : rechercher mieux, c'est en quelque sorte nier, refuser à l'un ou l'autre niveau, ce qu'on est, le monde dans lequel on vit.

Et finalement je me suis rendu compte que le bonheur ne se trouve pas dans la recherche mais dans le constat de sa situation...

Axelle regarde Svend et se rend compte que celui-ci a perdu le fil de ses propos. Sans doute est-il lassé de son développement et il le cache mal. A-t-il seulement entendu le dixième de ce qu'elle lui a raconté ? En tout cas elle comprend qu'il a une certaine lassitude. Elle le regrette un peu, se disant que finalement elle n'a pas souvent ce genre de discussion avec Friedrich, et que c'est certainement la principale personne qui serait à même de la comprendre et de partager ses vues.

Svend est venu pour baiser, elle l'a amené ici pour ça et de s'être un peu étendue devant lui est un plus qu'elle apprécie sans aucun doute plus que lui. Est-ce qu'il en retiendra quelque chose, est-ce que ça va changer sa façon de voir la vie ? Elle l'espère un petit peu mais elle n'en est pas convaincue. Ainsi va la vie.

Axelle se tait, entraînant une certaine gêne.

Que dire, que répondre à ce que Birgit vient de lui confesser ? Au début il était intéressé, amusé d'une certaine façon, mais maintenant elle lui paraît un peu trop verbeuse. Elle lui donne l'impression d'aimer à s'entendre parler. Devant le silence qui s'est installé et son manque de réaction, il se rend compte qu'elle a compris ses pensées. Il rougit, bien involontairement, et ne sait que dire.

C'est Axelle qui propose de servir une autre tasse de café, ce qu'il accepte et qui met fin à la discussion. Finalement Svend s'en va.

Reprendre à la page 200 du tome 2 de Le Marge